

De *Standing* à *In between*

PAR GUYLAIN DESNOUES

Dans sa série *Standing* (New York, Paris, Philadelphie, Boston), Aurélien Grèzes proposait au spectateur une expérience singulière. Une caméra, toujours placée à un même endroit ambigu (ni vraiment proche ni vraiment lointain), filmait des individus debout dans la rue, immobiles et comme suspendus dans une hypothétique attente. Autour de chacun d'eux, le flux des passants dans une rue ou un parc. Le son direct confirmait le sentiment d'immersion sans pour autant résoudre la question de la place de la caméra. Ville d'ici ou d'ailleurs, hommes et femmes d'âge variable et d'origine ethnique ou sociale disparates... aucune cohérence sociologique ne trahissait d'intention évidente. Seule la diversité et l'énergie des rues étaient immédiatement sensibles.

Si l'on pouvait dans chaque film définir plus précisément le dispositif et, d'un film à l'autre, pointer quelques différences (un grand nombre d'individus filmés à New York, le recours au split-screen à Philadelphie, le ralenti à Paris...), la cohérence de chaque film et celle de la série étaient évidentes. La fixité étrange des individus filmés et la succession des plans sans nécessité narrative confrontaient le spectateur à une expérience de la durée qu'il ne pouvait guère résoudre – sauf à détourner le regard – qu'en se plongeant dans l'intériorité des sujets offerts à sa contemplation. Dès lors, il incombait à chaque spectateur de se projeter, ou de se réfléchir, dans le miroir ainsi tendu. Qui est cette femme ? Une actrice, une passante ? L'image est-elle volée ? Tel homme est-il dans l'attente, la rêverie, l'angoisse, la somnolence... ? Tel autre partage-t-il ces sentiments ? Suis-je en train de surinterpréter ce que je vois ou est-ce l'immersion hypnotique dans le film qui influence progressivement mon humeur ?... Les perspectives ouvertes devenaient vite vertigineuses et chaque spectateur était, littéralement, invité à faire son film parmi une infinité de fictions possibles.



STANDING (2016)

In between présente au premier abord un dispositif analogue : un homme, immobile, filmé dans la rue, qui regarde autour de lui. La caméra est placée en hauteur mais il est toujours difficile de percevoir à quelle distance. Pourtant, malgré ces similitudes, on ressent vite un sentiment différent. L'homme a une présence particulière, un charisme. Est-ce à cause de sa corpulence soulignée par un débardeur ? Est-ce parce qu'il est assis à même la rue sans pour autant avoir l'aspect ou l'attirail d'un clochard ? Ou bien parce qu'il s'endort malgré la circulation et les passants face à lui ?

Bientôt, on comprend que, à la différence des silhouettes de la série *Standing*, notre homme sera le seul sujet du film. Comme on le pressentait quelque chose de nouveau est en jeu.

Ce quelque chose se dévoile progressivement. La présence insistante de la caméra qui bouge et contraste avec le sujet assoupi. Un regard caméra, forcément inattendu, et vite chassé par l'écran noir du générique.

Un cadrage en plongée, plus large, qui révèle un autre homme assis...

Il y a toujours une durée qui s'impose au spectateur mais aussi l'impression d'une répétition, d'une variation. Ce n'est plus le temps qui patine, c'est le temps qui passe (la lumière changeante) puis qui revient.

Mais alors, s'agit-il encore d'images volées ou d'une scène jouée et rejouée ? Sommes-nous encore en train de nous faire un film ou sommes-nous manipulés ?

In between entraîne le spectateur de manière ludique aux frontières de la mise en scène et du dispositif. Pourtant, après la série *Standing*, ce qui intéresse Aurélien Grèzes ce n'est pas tant la question du faux et du vrai (ou de la fiction et du documentaire, du jeu et du non-jeu) que les ambiguïtés de la représentation et de la présence, les nuances entre le contrôle et le lâcher-prise, les interstices entre la conscience et l'absence. Comme dans son film *L'élus*, il traque à la fois le jeu du sujet filmé – qu'il soit acteur ou non – et ce qui lui échappe.



IN BETWEEN (2019)